

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 15 au 27 novembre 2021

Nicole Caligaris



© Francesca Mantovani

Biographie

Nicole Caligaris est née en 1959 à Nice. Elle commence sa carrière d'écrivain par la publication de livres pour enfants. Ses premiers romans évoquent le thème de l'exil. *La scie patriotique*, inspiré par la Guerre 14-18, paraît en 1997. *Les Samothraces* (2000), retrace le périple chaotique d'émigrants.

Dans la nuit de samedi à dimanche (2011) donne à lire sept histoires de trahison, un samedi soir, dans une cité portuaire.

Durant ses années d'études de Lettres à la faculté de Censier à Paris au début des années 1980, elle côtoie Issei Sagawa l'année où il tue une étudiante néerlandaise, puis commet sur sa victime un acte de cannibalisme. Elle entretient une correspondance avec lui et tire de cette expérience *Le paradis entre les jambes*, ouvrage paru en janvier 2013.

Son dernier roman, *Carnivale*, paraît en avril 2020. Nicole Caligaris est également auteure de plusieurs fictions radiophoniques.

Site personnel de l'autrice : <http://pointn.free.fr>

Bibliographie sélective

- *Carnivale*, Verticales, 2020
- *Le paradis entre les jambes*, Verticales, 2013
- *Dans la nuit de samedi à dimanche*, Verticales, 2011
- *Les Samothraces*, Mercure de France, 2000 (Le Nouvel Attila, 2016)
- *La Scie patriotique*, Mercure de France, 1997 (Le Nouvel Attila, 2016)

Présentation des ouvrages

Carnivale, Verticales, 2020

nicole
caligaris

calles



carnivale

« C'était sous un ciel bleu, de la couleur de ma carrosserie, par 360° de solitude, comment as-tu pu me faire ça, Cantaloupe ? Comment as-tu pu me refiler un secteur pareil, Chérie ? J'avais ma pile de contrats posée sur le siège arrière, la prochaine ville était à je ne sais combien de bornes, mon quota n'était pas fait, j'étais dans le rouge, comme tous les mois depuis des mois et c'était le dernier mois de l'année, je ne me plains pas, d'accord, plus qu'un malheureux contrat à placer pour boucler la boucle, mais non, quota ou pas, tout le bureau se casse à heure fixe, on ferme, basta, et moi, je suis coulé, je repars pour une vie sur ces secteurs de misère, laisse-moi un délai, c'est rien, c'est beaucoup, une chance de sortir du cycle, Chérie, le temps de réaliser mon chiffre, je t'en prie, pour clôturer ce compte qui me plombe depuis des années, depuis toujours, depuis que je suis chez Ponzi. »

Extraits de presse

Article publié sur le site *Sitaudis*, janvier 2021, par *Éric Pessan*

Carnivale, de Nicole Caligaris, qui vient de paraître aux Éditions Verticales serait un vinyle. Tout d'abord, parce la langue de Nicole, c'est de la musique. Ensuite, parce que ce roman est une spirale sans fin. Il faudrait imaginer un microsillon érodé où, à chaque tour, l'aiguille du phono raconte une nouvelle histoire mais capte aussi ce qui s'est dit avant et ce qui se racontera après, comme si le sillon n'était plus creusé mais qu'il s'entortillait sur une surface quasi-plane, se permettant de sauter sans paraître être rayé. L'histoire (parce qu'il y a une histoire) est celle d'un courtier au bout du rouleau, ex-employé de morgue devenu au fil des faillites chasseur de contrats pour un certain Ponzi (n'hésitez pas à entrer ce nom sur un moteur de recherche et arrêtez-vous à l'entrée « pyramide ») qui – s'il existe – rachète vos dettes pour mieux vous pressurer par la suite. C'est ce qui est arrivé au narrateur, il a vendu sa faillite à Ponzi et maintenant il n'a d'autre choix que d'errer dans les limbes d'un sous-monde de soleil et de crasse pour trouver d'autres proies. Et voici qu'il en trouve des proies potentielles, trois garçons, en tenues léopard, juchés sur leurs mobyettes, des musiciens qui viennent de vendre leurs âmes au Général Management dans l'espoir de devenir célèbres en se produisant sur des scènes interdites montées à toute vitesse çà et là dans le pays. Mais cette histoire-là n'est que le bourdon (au sens musical, mais aussi dépressif) sur lequel bien d'autres récits vont venir se greffer. Bref, *Carnivale* est un roman-monde déglingué et terriblement beau où des laissés pour compte n'ont d'autre choix que de racler les poches d'autres laissés pour compte, pris entre le pouvoir sans limite des forces du Préfet et le désir d'inaccessibles richesses. *Carnivale* est un opéra, un purgatoire, une métaphore, une exacte description de notre société, un étouffoir, et – paradoxalement – une joie puisque le sillon tourne encore et que la spirale ne sait aller que de l'avant.

Article publié sur le site *En attendant Nadeau*, mai 2021, par Ulysse Baratin

Au musée de Dublin, cachés par des paravents, sont disposés des corps retrouvés dans des tourbières. Vieux parfois d'un demi-millénaire mais conservés par les conditions particulières du sol, ils présentent des vêtements intacts, une peau momifiée mais comme vivante, des traits un peu tirés mais reconnaissables. À la fois fantasmagoriques et proches, ces cadavres font penser aux figures qui peuplent *Carnivale*, de Nicole Caligaris. Situés dans un éternel entre-deux, des masques, morts ou vivants, traversent la géographie fantôme d'un delta, marécage sablonneux face à la mer, no man's land sillonné par un démarcheur en assurance, personnage principal sans qualités qui annonce dès la première phrase : « *Personne ne m'a retrouvé* ».

S'il arrivait à vendre quelques derniers contrats pour la firme Ponzi, il pourrait enfin s'échapper en Suède. Ponzi qui n'est pas sans rappeler la pyramide du même nom où les investissements des clients sont rémunérés par les fonds des nouveaux entrants, jusqu'à l'effondrement fatal. Pyramide qui n'est pas sans rappeler le delta où la DS de ce Sisyphe de roman noir aux abois, à force « *de truquer ses contrats en commençant à y inscrire les noms des morts* », va s'embourber. Delta, avec un « D » comme désastre.

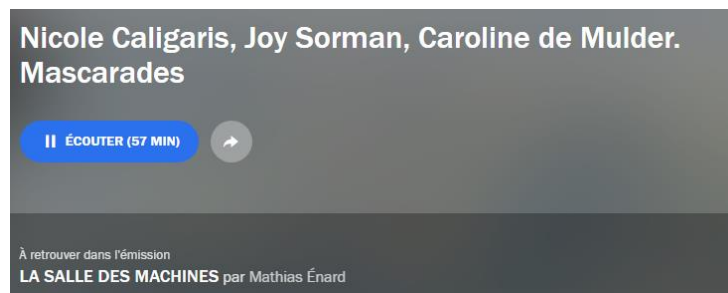
Des astres pourtant, les trois Imbattables Léopards voudraient en toucher. L'assureur rencontre ces trois garçons fondateurs d'un groupe de punk local et aussi inséparables que les trois sommets d'un triangle : « *Avec ou sans consentement, ils allaient jouer, ce matin, pour cette fille dont ils avaient vu une fois les yeux derrière le pare-brise de sa petite Alfa, et ils allaient démonter le ciel, le faire fumer jusqu'à la nébuleuse d'Andromède et clouer au poteau du néant tous les autres groupes de la création.* » Ils aimeraient impressionner la richissime fille Spada et son protecteur le préfet Basile, figure de pouvoir dérisoire dont l'ambition se borne à bétonner sa lagune. Peut-être pour que des tréfonds de ce sol mal distingué de la mer ne ressortent pas migrants, « *travailleurs piémontais* » du passé et autres « *ossements, sur lesquels le béton s'efforçait toujours de jeter l'oubli* ». Entre-temps, le héros tombe amoureux d'une fille mi-vamp mi-comptable qui finira elle aussi absorbée par la vase non loin de ce Splendide Hôtel dont « *il ne restait qu'un trou qui aimait puissamment toute la pulpe de la réalité, l'établissement était en train de filer vers la mer, comme tout ici* ». *Carnivale*, certes, mais avec une suite d'embarquées pour seule parade et les appels de phare d'un vieux camion Iveco pour tout éclairage.

Il faudrait citer encore plus, mais ici pas de chansons à refrains secs, plutôt des blocs de phrases d'une ou plusieurs pages dont on ne prélèvera pas de fragments de peur qu'ils ne s'effondrent. Ce style litanique et organique, masse sonore s'élevant sur ses propres ruines, jette des propositions, tente des architectures, s'écroule puis recommence encore, comme s'il fallait non pas construire mais combler un borborygme. Souvent, le surplace, le ressassement ou la variation dominant. Une fois passées cent premières pages impressionnantes, les trois cents suivantes imposent une autre expérience de lecture qui agace parfois comme un surplace dans la mer des Sargasses, ou dans le triangle des Bermudes. Vers la fin, les tenants et aboutissants de cette histoire embrouillée sont lâchés par bribes des profondeurs du texte et surgissent alors à la surface en fragments plus déchiffrables.

L'ensemble laisse des souvenirs par saccades, des images de pure poésie, la sensation d'avoir fait un voyage de nuit où soudain sont apparus des spectres, du son, une catastrophe fugacement éclairée par des fusées de détresse. On rouvre les yeux, morne plaine ayant tout digéré, le delta est vide. Il attend le prochain Mardi gras pour faire remonter ses fantômes.

Extrait vidéo

Interview de Nicole Caligaris sur *France Culture* dans l'émission « La Salle des machines », février 2021, par Mathias Énard



[Écouter le podcast](#) (durée : de la 4^e à la 26^e minute)

Le paradis entre les jambes, Verticales, 2013



« Le 11 juin 1981, l'étudiant Issei Sagawa, trente-deux ans, a commis un meurtre suivi d'actes cannibales sur notre camarade d'université Renée Hartevelt, Hollandaise de vingt-trois ans, qu'il avait invitée dans son appartement du 10 rue Erlanger, Paris XVI^e, lui demandant d'enregistrer en allemand la lecture d'un poème de l'auteur expressionniste Johannes Becher. J'ai vécu la proximité de l'événement. Ce livre est une empreinte laissée sur ses marges par cet acte et une tentative d'en affronter l'opacité. Ma vie s'est trouvée prise là-dedans à un moment crucial de son histoire et, bien que l'autoscopie me répugne, je dois me regarder au contact de ces circonstances. »

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Les Inrockuptibles*, janvier 2013, par Emily Barnett

Elle fut la camarade de fac d'Issei Sagawa, Japonais cannibale et meurtrier d'une étudiante. Nicole Caligaris revient sur ce traumatisme en mêlant autoportrait et pamphlet féministe.

Elle a fréquenté les mêmes bancs universitaires (un séminaire à Censier sur le surréalisme), lézardé sur les mêmes terrasses (rue Mouffetard), aimé les mêmes livres que lui (*Éloge de*

l'ombre de Junichirô Tanizaki). Plus tard, quand il a été incarcéré à la prison de la Santé, elle lui a écrit des lettres. « Lui », c'est Issei Sagawa, étudiant japonais de 32 ans arrêté le 15 juin 1981 pour avoir commis un meurtre suivi d'orgies cannibales sur une Néerlandaise de 23 ans, Renée Hartvelt.

Alors que tant d'écrivains puisent dans le fait divers la matière de leurs romans, Nicole Caligaris (*Okosténie, Dans la nuit de samedi à dimanche*) a laissé ces faits tragiques sommeiller en elle pendant plus de trente ans. Avec le pari d'oublier ? L'auteur ne le dit pas, pas plus qu'elle ne cherche à justifier cette brève mais intense correspondance entre elle et le meurtrier, reproduite en fin de volume. Sa démarche littéraire relève davantage d'une « descente » : « *descendre seule, sans rechercher de documents, provoquer le passé, ramener le souvenir intime, l'empreinte laissée dans ma mémoire par le jeune homme, l'étudiant que j'ai connu innocent* ».

Il faut indiquer, pourtant, tout ce que *Le Paradis entre les jambes* n'est pas – se refuse à être. Ni puzzle reconstitué du drame, ni portrait d'un monstre au destin atypique et, à maints égards choquant, puisque après avoir été exempté de peine pour « irresponsabilité mentale », Issei Agawa est devenu une star médiatique au Japon. Au contraire, Caligaris reste à la bordure des faits, furetant en marge de ce grand trou noir – avec la peur peut-être de se laisser aspirer. L'acceptation du chaos serait à l'origine de cet élan d'écriture : les mises en scène sonores et photographiques des chairs cuisinées par Issei, son absence de culpabilité, la part de calcul de son crime forment un nœud diabolique que Caligaris duplique à travers des images – les toiles de Francis Bacon – ou les théories de l'anthropologue Mary Douglas, sur l'obscène et la répulsion. L'auteur veut « *observer (ce crime) comme un élément de notre culture* ».

On attaque alors le deuxième versant du livre, entrelacé en réalité au premier, un autoportrait de l'auteur au tournant des années 70 et 80. En ressuscitant la jeune fille qu'elle a été, Caligaris s'en prend à une condition féminine enfermée dans sa « *blondeur tressée avec des rubans* ». La colère s'exprime contre tout ce qui la ramène alors à son sexe : ce « *paradis entre les jambes* », emprunté à Jean Clair à des fins ironiques, associant la femme à une proie charnelle autant qu'à la matrice maternelle, et dont Issei se fit le plus innommable des festins. La radicalité du livre et son enjeu central, on l'aura compris, réside dans ce parallèle établi entre le fait divers et l'objectivisation coquette de la femme des années 70. Caligaris a mis trente ans à sortir le cas d'Issei de son chapeau. Le risque aurait été d'en faire un monstre : elle fait le choix de l'exhiber en version outrée de la domination masculine. Discutable, mais fascinant.

Interview de Nicole Caligaris dans le magazine *Le Temps*, février 2013, par Lisbeth Koutchoumoff Arman

À la fin de l'année universitaire, en juin 1981, à Paris, un petit groupe d'étudiants en lettres discute et rit à la terrasse d'un restaurant pas cher. Ils ébauchent à peine une amitié, ils ne sont encore que des connaissances l'un pour l'autre. Parmi eux, Nicole Caligaris, 21 ans, venue de Nice avec sa cantine de livres ; Renée Hartevelt, une Hollandaise de 23 ans ; et Issei Sagawa, Japonais, 32 ans, qui prépare une thèse sur Kawabata et les surréalistes français. Quelques jours plus tard, chez lui, Issei Sagawa tuera d'une balle dans la nuque Renée Hartevelt pour se livrer ensuite à des actes cannibales.

Le juge Bruguière considérera Issei Sagawa irresponsable et tranchera en faveur d'un non-lieu. Au Japon où il vit depuis lors, Issei Sagawa mène une vie médiatique intense, jouant et surjouant son rôle de « cannibale sexuel ».

Au lendemain du drame, en 1981, Nicole Caligaris a écrit à Issei Sagawa en prison. Ils échangeront huit lettres durant un an environ. La jeune femme rangera ensuite ses lettres et ne voudra, ne pourra plus y revenir. Elle le fait aujourd'hui, trente ans après les faits.

Elle tente ainsi aujourd'hui d'ouvrir les yeux sur ce qu'elle n'avait pu voir à 21 ans, sur ce qui ne peut être vu, ce point aveugle de l'humain qui tue et mange un autre humain. Dans *Le Paradis entre les jambes*, écrit à partir de cette correspondance improbable avec Issei Sagawa, elle entraîne ainsi le lecteur dans une descente vers l'obscur. Elle avance dans cette nuit sans juger, sans interpréter. Pour cela, elle se met elle-même en jeu. À la fois, la jeune fille qu'elle était, avec sa part de bêtise, et son engagement de femme qui écrit, dans la chair des mots, depuis la chair. Cette nuit qu'elle questionne, en sachant qu'elle ne peut rien éclairer, c'est la nuit de l'humain. De cette descente en apnée, on remonte ébranlé.

Vous avez gardé cette correspondance pendant trente ans sans avoir envie d'en parler. Qu'est-ce qui vous a poussée à le faire aujourd'hui ?

Nicole Caligaris : L'âge avant tout, la proximité mathématique avec la mort. Je craignais aussi que ces lettres ne se perdent lors d'un rangement ou d'un déménagement. J'avais le sentiment que je n'en étais pas la seule propriétaire, qu'elles appartenaient à l'histoire de cet acte et de cette période. Il fallait que les chercheurs sachent que ces lettres existent. Le hasard a voulu que je reçoive, à la cinquantaine passée, une invitation de François Angelier pour écrire un article pour son *Dictionnaire des assassins*. J'ai saisi cette occasion. L'article s'est transformé en livre.

Au cours de cette correspondance, Issei Sagawa vous a fait parvenir un livre, *Éloge de l'ombre* de Junichiro Tanizaki. Or ce livre a joué un grand rôle dans votre sensibilité littéraire. Vous commencez votre livre par cette évocation.

Oui, j'ai dans ma bibliothèque un livre offert par un homme qui a commis un tel crime. Comment garder ce cadeau parmi les autres livres, comme s'il était banal ? Je me suis lancée dans l'écriture de *Paradis entre les jambes* pour sortir de cette étrangeté.

En 1981, l'année du drame, vous aviez 21 ans, vous connaissiez à peine Issei Sagawa. Pourquoi lui avoir écrit en prison ?

Je ne saurais pas le dire, trente ans plus tard. C'était un réflexe, sans doute paradoxal puisque cet homme avait commis un crime atroce, mais dans le même temps naturel parce qu'il était étranger, seul à Paris et que j'étais une de ses connaissances.

Tout le livre est construit comme une descente, difficile, vers un point aveugle, l'énigme de ce crime.

Le livre n'éclaire rien, il affronte cette opacité. Je ne voulais pas enfermer cette énigme dans un récit avec des personnages où l'auteur se met « à la place de ». Je me méfie comme de la peste de ce genre de projet. Se confronter à sa propre bêtise, affronter la noire énigme qui fait partie de l'humanité, c'est un des motifs de l'écriture. Il ne suffit pas de parfumer cette noirceur pour la masquer. Elle est en chacun de nous.

Le plus perturbant dans les lettres d'Issei Sagawa, qui sont reproduites à la fin du livre, c'est qu'il ne dit rien de la violence qu'il a commise mais parle avec finesse de littérature.

C'est l'énigme fondamentale. Des êtres raffinés, de grande culture, peuvent se comporter en boucher avec leurs semblables. On peut vouloir fermer les yeux sur cette énigme mais elle reste néanmoins active. Pendant longtemps, je ne voulais pas affronter la sensibilité d'Issei Sagawa que ses lettres mettent au jour. C'est une sensibilité très belle, très humaine, d'un homme perdu. Bien sûr, il y a sans doute chez lui de la stratégie à m'écrire cela. Mais si l'on s'attache aux mots, ils expriment le désarroi d'un être égaré, loin, très loin. Cette sensibilité me terrifie parce que, face à elle, je reste tellement muette, tellement déconcertée, dans l'incapacité d'entrer en contact.

C'est pour cette raison que vous avez interrompu votre correspondance avec lui ?

Je ne pouvais pas répondre à cette sensibilité. Je ne pouvais pas être son amie. C'était trop pour moi.

Extraits vidéo

Interview de Nicole Caligaris, janvier 2013, par la librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (durée : 9 min)

Interview de Nicole Caligaris sur *France Inter* dans l'émission « Clara et les chics livres », février 2013, par Clara Dupont-Monod

CLARA ET LES CHICS LIVRES

Samedi 2 février 2013

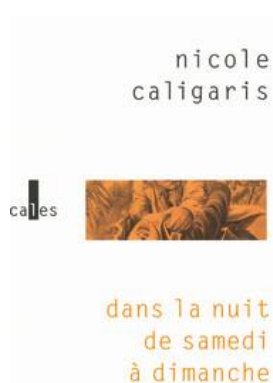
Nicole Caligaris pour son roman "Le paradis entre les jambes"

55 minutes

 ÉCOUTER

[Écouter le podcast](#) (durée : 55 min)

Dans la nuit de samedi à dimanche, Verticales, 2011



« La nuit de samedi à dimanche ? une nuit de java, d'alcool, de conneries, de fête passant les bornes. Mettons deux êtres, liés par une de ces fraternités dont l'intensité n'est mesurable qu'à l'aune de cette nuit : ils s'embarquent ensemble dans une virée dont l'issue doit être un jour nouveau pour l'un, le néant pour l'autre. Celui qui a trahi a tiré le bon numéro, c'est la vie.

Par sept fois, un récit rappelle le souvenir de cette nuit, le souvenir de cette trahison. Dans la nuit de samedi à dimanche est l'ensemble de ces sept histoires, remontées de différentes strates du temps, autrement dit de l'oubli, où ce ne sont ni les situations, ni les personnages qui reviennent mais l'acte. Et chaque fois, il se présente sous une apparence différente. »

Extrait de presse

Article publié dans le journal *Le Monde*, mars 2011, par Fabienne Dumontet

Féroce formaliste, et pourtant si peu formelle ! C'est vrai, Nicole Caligaris aime jouer avec les formes littéraires et explorer les structures les plus variées du récit. Elle ne se prive pas, d'ailleurs, de vous dire en riant « *Ah, ça, je le volerai !* » si vous lui racontez une anecdote qui l'intéresse. Pourquoi pas ? Écrire par emprunt, par adoption de paroles et de motifs correspond bien à son approche : « *En littérature, le sujet est le truchement de tout ce qui le fait vibrer, au sens physique d'une peau, d'une membrane qui vibre.* » Voilà pourquoi, dans les principales fictions qui jalonnent son œuvre d'une vingtaine d'ouvrages, c'est souvent tout un groupe d'individus qui se partagent les mots.

Sa dernière fiction, *Dans la nuit de samedi à dimanche*, reconduit l'expérience : dans sept histoires situées la même nuit, est répété un acte de trahison entre des hommes différents. « *Sûrement qu'il fallait que l'un de nous tombe pour que l'autre s'en tire* », résume l'un d'eux. Cette structure duelle, aussi archaïque que la fratrie d'Abel et Caïn, s'enclenche avec le premier récit, « Ksar el Barka », celui de deux immigrants rêvant d'une destination africaine inexplorée, d'« *une expédition sans pourquoi* ». Avec la dernière histoire, « La pince maotine », c'est certainement la plus complexe à lire, par sa ligne temporelle chahutée et ses ressacs d'images et de sensations, mais elle catapulte parfaitement dans le reste du livre la figure du traître malgré lui et celle du sacrifié.

Chaque récit, ensuite, propose de nouvelles trajectoires : celles qui échouent dans un port miteux, noyé d'illusions et de vapeurs d'alcool dans « *Opening night* », inspiré par un texte de Bukowski ; celles qui prennent un tour grotesque dans « *Canto* », où un personnage à la Henri Michaux, aussi incroyable que son célèbre Plume, se fait vainement étripé de différentes manières sous un chapiteau ; celles qui tournent en un rodéo automobile, où s'embarquent confraternellement un tueur fêtard et sa victime, bastonnée au petit matin ; celles, en apparence plus policées, de quatre traders londoniens en attente d'être virés, tuant le temps avec les histoires de leurs menues trahisons. Le sous-titre ici ne manque pas de sel :

« Un conte d'Andersen » fait ironiquement référence à la société d'audit et de conseil Arthur Andersen, rebaptisée Accenture depuis le scandale financier de la société Enron.

Nicole Caligaris, qui donnait souvent un cadre abstrait aux scènes de ses romans, choisit donc pour celui-là des points d'ancrage vachards dans le réel. Mais ils cohabitent toujours avec ces lieux « intermédiaires » qu'elle affectionne : ports, banlieues, petits villages effervescents l'été et moribonds l'hiver, « *ces endroits qu'on ne voit pas, qui ne peuvent pas être réduits à une catégorie socio-typique et où il y a de la friction sociale. Je suis sensible à leur énergie. Pour préparer Barnum des ombres, j'ai fait à pied le trajet d'autoroute entre Villejuif et Orly* », afin de l'insérer dans le roman. Mais plus le terrain est vague, plus l'effet est net, le travail sur la langue, efficace, les images, précises. La variété des rythmes et des esthétiques peut se donner carrière chez cette lectrice de Beckett, et d'Antoine Volodine ou d'Hubert Lucot, ses contemporains, sensible aussi aux paysages de terreur marine de l'écrivain américain Stephen Crane, plutôt connu pour son naturalisme et réalisme au XIX^e siècle.

Cette diversité du roman est d'autant plus spectaculaire qu'elle ne coïncide pas avec le caractère de ses personnages : pas de réalisme psychologique ici, mais plutôt des effets à rebrousse-poil. Aux personnages en rupture de ban et démunis socialement, à ceux qui, pense-t-on, maîtrisent le moins le verbe, échoient les passages les plus lyriques, les phrasés les plus sophistiqués et les plus complexes.

« *Chaque récit attire une forme et une langue différentes, et non les personnages* », appuie Nicole Caligaris, et chacun d'entre eux pèse ainsi différemment sur la « bascule » qui relie le dominant et le dominé, le traître et le trahi, celui qui pâtit et celui qui agit. Depuis le délit futile jusqu'au crime proprement dit, cette nuit-là, vidée sept fois comme une « poche temporelle » percée, favorise une prise de conscience de plus en plus encombrante chez le lecteur sur ce lieu commun qu'est la rivalité entre frères ennemis. Avec une portée sociale et politique, d'abord, à laquelle la romancière « *souscrit des deux mains, que ce soit sur les relations entre l'Occident et ses frères sacrifiés des anciennes colonies, ou sur la réalité de notre société occidentale elle-même : que recouvre cette glorification depuis les années 1990 de l'esprit « gagnant-gagnant », dérivée du discours du marketing et du conseil ?* » Mais pour acquérir une signification métaphysique, aussi : « *Percevoir qu'une décision pose un sacrifice, et faire de ce nécessaire déchirement sa vie. Voir que c'est ce mauvais-là qui produit l'aube, la liberté, la délivrance.* »

Le constat est encore plus cru quand on voit que ce sont toujours les traîtres qui ont la parole dans ce livre : « *Je me suis heurtée à l'impasse du témoignage du sacrifié. Les rescapés des génocides, par exemple, disent bien que la limite de leur témoignage est leur survie même, puisque c'est un fait rarissime qui ne dit pas la vérité historique du génocide, répond la romancière. D'autre part, je compose avec mon histoire : le fait que je vive dans cette partie du monde fait que je n'ai pas celle des victimes. Je prends donc en charge littérairement le point de vue de celui qui sacrifie.* »

Entendu, Nicole Caligaris : si un jour vous nous volez quelque chose, par exemple ces mots qui serviront peut-être dans vos livres à bâtir des « *ruses pour que la parole n'aille pas parler d'elle-même* », ce sera pour la bonne cause – c'est-à-dire, si l'on a bien lu *Dans la nuit de samedi à dimanche*, aussi pour la mauvaise.

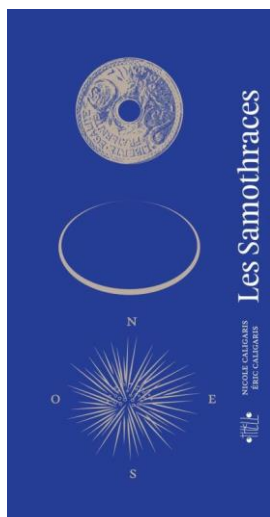
Extrait vidéo

Interview de Nicole Caligaris, juin 2011, par Olivier L'Hostis de la librairie L'esperluète à Chartres



[Écouter l'entretien](#) (durée : 46 min)

Les Samothraces, Mercure de France, 2000 (Le Nouvel Attila, 2016)



« PAR-TIR TA-TA-TA
PAR-TIR TA-TA-TA
PAR-TIR TA-TA-TA »

Chant de survie, roman choral, manifeste d'une horde en mouvement, *Les Samothraces* est le cri poussé par trois femmes qui incarnent le visage et la voix d'un cœur anonyme de migrants : Madame Pépite, Sambre et Sissi la Starine ont tout, dans le désespoir comme dans la parole, des premiers personnages beckettien sur cette route jalonnée d'obstacles et à jamais inachevée.

Extraits de presse

Article publié dans *Le Matricule des Anges*, janvier 2001

Après un premier roman très remarqué (*La Scie patriotique*, 1997) et un récit de voyage aussi admirable que passé inaperçu (*Tacomba* 2000), voici donc que Nicole Caligaris publie son troisième livre au Mercure de France et confirme sa place parmi les écrivains d'importance. Ah, si Philippe Sollers lui faisait porter le chapeau d'une changeante modernité ou si Amélie Nothomb lui prêtait le sien (de chapeau), ce serait bien le diable si elle ne glanait pas un ou deux prix littéraires ! Las ! Notre auteur se contente d'écrire et de bien écrire, condition ni nécessaire, ni suffisante, pour obtenir la reconnaissance des foules et des vieux messieurs qui font rimer « délibérations » avec « libations ».

Trois femmes ont cette fois chaussé leurs semelles de vent pour fuir un destin qui leur colle au train comme un chien trop fidèle : « *Ici tout est entre quatre murs, rangé comme il faut par nos mères, à l'abri de la lumière, à l'abri des pollens, à l'abri des prodiges, de l'influence du hasard.* » Elles se nomment Madame Pépite, Sambre et Sissi la Starine. En dépit de cet état-civil un rien original, il leur faut néanmoins subir le sort commun de tous ceux qui entendent prendre la tangente : vérifier que la liberté est aussi arrachement aux êtres aimés, faire d'interminables queues pour obtenir un précieux visa de sortie, voyager dans d'improbables autocars surchargés, se faire rouler par des passeurs sans scrupules, mourir à demi de faim et de froid dans un camp de transit et achever une effarante odyssee à fond de cale (aux deux sens de l'expression). Ce n'est pas le moindre exploit de Nicole Caligaris que de relater ces péripéties dans un style aussi lapidaire que panique, semé de bonheurs d'écriture qui coupent véritablement le souffle au détour d'une page : « *Embaumés par nos mères, nos mères sucs, nos mères maçonnnes ; préparés comme il faut pour que s'accomplisse en nous le cycle stellaire des explosions et des pertes de matière ; nous, corps flambé, nous passage, nous servons la fuite des éléments. Rien n'est à nous. Ni notre ventre. Ni notre vie.* »

Nous ne sommes ici ni dans *L'Horreur économique* de madame Forrester, ni dans *Le Deuxième Sexe* de madame de Beauvoir, ni même dans les photos d'exil de Salgado. S'il fallait absolument fournir un certificat d'hébergement, ce serait plutôt du côté de chez Beckett (celui de *Comment c'est*) ou de Michaux. Miracle d'une prose tendue comme le fil d'un funambule qui ne se contenterait pas d'avancer d'un pas assuré entre deux abîmes mais exécuterait en outre quelques sauts périlleux. À la manière de cette soudaine adresse aux ancêtres : « *Nous reconnaissons la filiation des étrangers que nous choisissons comme pères à côté de vous, ceux qui sont partis avant nous, dont le départ a autorisé le nôtre et dont nous rejoindrons à notre tour les os sur les bords de l'étendue morne inhospitalière.* » ou des éclairs poétiques qui traversent la longue nuit du cargo (dans les entrailles duquel croupissent un temps les trois anti-héroïnes) et convoquent obliquement le souvenir du *Moby Dick* de Melville. Et puis aussi, et puis surtout cette volonté de nager à contre-destin : « *Partir, vives et droites, les membres déliés, le cœur ferme, au lieu de regarder de loin s'envoler tous les autres et agiter vers nous leurs serpentins, leurs moulinets.* »

Article publié dans sur le site Médiapart, janvier 2017, par Patrice Beray

Connue surtout comme romancière, Nicole Caligaris est un auteur contemporain que l'on réédite avec soin. Ses deux ouvrages tout récemment réédités par Le Nouvel Attila, *La Scie patriotique* et *Les Samothraces*, étaient pourtant parus respectivement en 1997 et 2001 à l'enseigne du Mercure de France.

Certes, d'une manière générale, il semble bien qu'en ce creux de l'Histoire que nous connaissons, le début du XXI^e siècle en soit encore à se rejouer, ne sachant pas très bien où il doit commencer. On pourrait même dire, avec une pointe d'ironie, qu'il cherche à œuvrer. Or, précisément, si la réédition des *Samothraces* est une bonne nouvelle, c'est parce qu'elle ne répond pas à ce souci assez conventionnel de se tourner vers des auteurs dont on dit – en les trahissant plus ou moins consciemment – qu'ils ont une œuvre derrière eux. En littérature comme pour les questions de société, impliquant également les « sujets », il ne s'agit pas que de s'en laisser conter.

Si le poème est ce qui renouvelle l'expérience de la lecture comme nous engage à le percevoir en théoricien du langage et de la littérature Henri Meschonnic, alors cette réédition des *Samothraces* est ce poème, est une de ces bonnes nouvelles. D'une édition à l'autre, notable en effet, spectaculaire même est la métamorphose de l'objet livre des *Samothraces*.

Fondée sur deux des livres-objets les plus marquants de l'histoire moderne de la poésie de langue française, *Stèles* (1912), de Victor Segalen, et la *Prose du transsibérien* (1913), de Blaise Cendrars et Sonia Delaunay, cette nouvelle livraison a permis d'associer au texte original une « nuée » de photographies de migrants réalisées depuis une vingtaine d'années par Éric Caligaris, le tout dans une mise en forme conçue pour cette édition par Colombe Salvaresi. Outre la facture assez remarquable du livre-objet ainsi advenu, et qui *a priori* justifie à elle seule cette réédition, la beauté âpre et trouble du texte de Nicole Caligaris s'en trouve ravivée, puisant également à ces deux sources éditoriales : celle d'une présence immémoriale chez Victor Segalen, celle d'une présence toujours en devenir chez Cendrars.

Opéra destiné à la scène, roman, texte épique, récit choral, comme y invitent son auteur et son éditeur, tous genres confondus, *Les Samothraces* peut être dit tout cela à la fois. Épique, ce texte l'est par sa référence à la mythologie : les Samothraces, ce sont trois personnages de femmes (Sambre, Madame Pépité, Sissi la Starine) qui veulent « partir » et que leur initiation aux trop réelles misères et ténus mystères de la vie va placer sous quelque coupe protectrice pour réussir leur traversée : « *Attention, c'est la fortune, ça. Elle tourne... elle passe... et le bateau vogue* », dit Madame Pépité de la pièce trouée qu'elle lance en toupie vers l'une ou l'autre des femmes.

Mais toutes les trois ne composent jamais qu'un chœur de circonstance, celui qui scande par leurs voix le récit de leur périple. La narratrice des *Samothraces* (risquons, l'auteure) nous le fait bien comprendre : par glissement du « on » au « nous », à mesure que les trois femmes échappent aux mouvements de foule faisant s'entrechoquer les corps devant les guichets de l'immigration, s'extirpant des contrôles de police, la même nuit succédant au même jour, par car, train, bateau, c'est à leur chant qu'elle s'associe plus qu'à un énoncé factuel que viendraient borner quelques « fins ». Ce que fait entendre *Les Samothraces*, c'est alors

l'incandescence d'une parole primant l'action. Passant de l'une à l'autre, l'espoir, cette utopie que chacune nourrit, les rassemble le temps de leur fuite. Il pourrait bien expirer sur leurs talons, et les séparer à jamais, qu'il aurait fait néanmoins son œuvre, cette œuvre.

Nicole Caligaris a placé à chaque point cardinal de son récit une « *invitation au départ* » : au sud, Victor Segalen ; au nord, Armand Robin ; à l'est, Léon-Paul Fargue ; à l'ouest, Saint-John Perse. Sans oublier de se référer, dans ses « *bribes d'enquête administrative* », à Pierre Bourdieu et Gabrielle Bazals ; ailleurs encore, à Henri Michaux, Hannah Arendt, Roger Caillois. Le passage le plus émouvant, le plus prégnant peut-être, des *Samothraces* concerne précisément l'Ayoyou, « *de l'américain I O U, autrement écrit I owe you, je vous dois* », adressé à celles et ceux que les migrantes ont dû quitter et laisser à leur sort :

« *Allez, redescendez tranquilles par les portes de la cale : si nous voguons, c'est votre souffle qui nous porte, nous le savons.*

Votre voix sans parole, clouée depuis toujours au fond de votre bouche, votre voix incompatible avec l'air, nous l'avons entendue à l'intérieur de votre poitrine parce que c'est de là que nous sommes. Emportez notre départ entre vos bras, la mer est haute, nous tentons de passer. Retournez du côté des songes souffler la brise sur notre voyage, vous n'êtes pas délaissés ni trahis, nous sommes un mot de vous lancé vers l'horizon. »

Article publié dans la revue *Dissonances*, octobre 2017, par Jean-Marc Flapp

On entre dans ce livre par la voix d'une foule (épuisée, obsédée) qui piétine et s'écrase sur un guichet fermé où peut-être obtenir (si on tient jusque-là) le visa pour partir (« *à chaque poussée, pousser [...] pas perdre ses papiers. Se méfier. Vérifier. Constamment. Ses papiers.* ») ; s'en distinguent bientôt – comme autant de solos d'abord vite couverts puis se développant – les voix propres de Sambre, Madame Pépite, Sissi, que leurs vies ont menées, pour des raisons diverses, à se rencontrer là puis suivre et faire corps dans le désir commun d'aller tenter ailleurs, coûte que coûte, d'exister ; et c'est donc sur ces chants (de la foule et des femmes) que *Les Samothraces* nous mène des bureaux (où ça bloque) au bus (où on s'entasse) pour rallier la frontière où se faire gauler, enfermer, renvoyer, voir tomber ceux qui lâchent, être de moins en moins, s'accrocher d'autant plus (« *Nous sommes devenus des becs. Des mains : paumes et griffes.* ») au hasard, à la chance, aux passeurs « *en maraude* » et « *costumés de chic* », au squelette suintant des cales du cargo où balloter terrées – plus qu'à trois maintenant – vers la nouvelle vie (s'accrocher à celle-ci)...

Porté de bout en bout par une langue crue, poétique, panique (« *Nous sommes parfaitement invisibles, l'ombre et nous c'est pareil, nous avons appris ça* »), quasiment prophétique (publié en 2000 au Mercure de France et devenu depuis d'une urgence absolue), bellement réédité au Nouvel Attila (l'ouvrage s'y déployant sur six mètres de long – le texte d'un côté, sur l'autre une « *Nuée* » de plus de mille photos), *Les Samothraces* tape fort, qui se lit et s'écoute et se voit et se vit comme un *De Profundis* à très haute tension.

Extrait vidéo

Lecture d'un extrait du roman *Les Samothraces*, novembre 2019, dans le cadre du festival Migrant'Scène 2019



[Écouter l'extrait](#) (durée : 2 min)

***La Scie patriotique*, Mercure de France, 1997 (Le Nouvel Attila, 2016)**

NICOLE CALIGARIS
La Scie patriotique



LE NOUVEL ATTILA

Une escouade en déroute, sans repères, sans ennemi, abandonnée à elle-même au milieu de nulle part, se met à violer, à viser et à moquer tout ce qu'elle croise. Poule, rôdeur, petite fille ou curé, pas grand chose n'échappe à la bêtise et la vindicte de cette compagnie et de son chef, qui coupe tout ce qui dépasse avec sa scie patriotique.

Dans un style épuré et d'un grand classicisme, qui rappelle les pages de *Casse-Pipe* ou du *Voyage au bout de la nuit*, de Céline, voire une sorte de *Désert des Tartares* en déliquescence, Nicole Caligaris dépeint une danse macabre, disant l'absurdité colossale de la guerre.

Extraits de presse

Critique publiée dans le journal *Le Monde*, mai 2016, par Alexandre Mare

C'est une compagnie perdue, un ramassis de braves gars sans doute, si on les avait connus ailleurs. Esseulés, ces soldats de l'« ultime », remisés à l'arrière, ne font que subir les aléas d'une guerre dont ils ne voient rien. « *L'idée leur était venue que peut-être ils n'étaient pas tout à fait des soldats. Des balayeurs plutôt. À la traîne des autres. (...) Au fond, c'était des déclassés.* » Nécessairement, ce qui prendra le dessus, c'est la bêtise sans honte de ces hommes qui, par ennui – et menés par un chef qui coupe tout ce qui dépasse avec sa scie, emblème de la division –, se cherchent des victimes lors de marches sans destination. Enfant, vieille femme, curé, vieillard, rien n'échappe à la vindicte de ces hommes.

Sensationnel premier roman de Nicole Caligaris paru il y a vingt ans, *La Scie patriotique* est une danse macabre de pantins désarticulés. Cette réédition, accompagnée de dessins de Denis Pouppeville, permet de (re)découvrir ce texte préfigurant une œuvre dont les éléments

essentiels sont déjà là : l'extrême dégradation et la mécanique du crime dans une langue qui tente d'aller au plus près de ses personnages tragiquement humains.

Article publié sur le blog *Un dernier livre avant la fin du monde*, mai 2016, par Lou Darsan

À l'origine, des dessins à la mine de plomb trouvés dans l'atelier de Denis Pouppeville et une nouvelle guerre patriotique, écho d'une autre presque centenaire. Nicole Caligaris se saisit des dessins, « change de plan », modifie le cadre, transpose autre chose. Elle écrit un livre épuré, ciselé, aux phrases simples, courtes, directes, séparées par des temps de pause, brèves respirations dans un texte que l'on dévore en apnée. Le livre paraît, sans les dessins, au Mercure de France en 1996. Les dessins passent entre les mains des amateurs, éparpillés. Vingt ans plus tard, la boucle se referme, Denis Pouppeville s'inspire du roman et dessine de nouveau, à l'encre noire cette fois, pour une réédition au Nouvel Attila. L'éditeur, depuis ses débuts, hybride textes, images et typographie : « On a pris le parti qu'aucune photo ou aucun dessin ne soit purement illustratif, c'est plutôt des liens sous-jacents. » *La Scie patriotique* est irréprochable. Dès la première page, le lecteur est happé et sait que le livre ne va pas le lâcher, que les mots vont rester. Le silence. Le blanc. Le blanc foulé au pied qui devient boue. L'humanité qui devient boue. La boue qui colle les vêtements aux corps, colmate les pensées, cimente entre elles la bêtise et l'absurdité.

À l'arrière-garde du front, dans les sous-sols d'une banlieue en lisière de forêt, la Ultime C incarne tout l'absurde et le grotesque de la guerre. Celle-ci pourrait se dérouler dans les tranchées de Verdun ou dans les borbiers bosniaques. N'importe quelle guerre. Bête, patriote, sale comme toutes. La Ultime s'y est ensevelie. Au-dessus d'elle, les immeubles détruits, éventrés, les gravats. Elle n'arrive jamais que dans des villes déjà dévastées par l'avant des troupes, désertées, vidées de leur population, et entraperçoit au loin les camions qui emportent les restes. Elle est chargée des charniers, des tombes dans la terre gelée, des bûchers enflammés à l'essence. Elle a fouillé les décombres et fait chou blanc. Tout est dévasté, rien ne reste ni ne subsiste. Elle a chassé les survivants, les laissés-pour-compte, les fuyards à la traîne, elle a fait danser des vieillards à la pointe du canon dans une église.

Quand les hommes ont vu une poule, ils n'ont pas su la tuer. (Pas de mort propre. Tout est sale et stupide.) Sur tout, ils s'acharnent, écrasent, écrabouillent. Ils ont cherché de quoi se nourrir, mais il n'y a plus rien nulle part, alors ils se sont terrés. « Ici on était seuls, enfermés dans les caves. » (Plusieurs fois, dans le livre, répété : « Ici on était seuls, enfermés dans les caves. ») La Ultime ne connaît pas le confort du sommeil. Pour manger, elle gratte la mousse des sous-sols où elle se cache, bouillie infâme. Parfois un rat. Parfois, pire. L'odeur nauséabonde de la viande que les hommes ont du mal à avaler. Ils connaissent sa provenance. La Ultime veut aller au combat – débusquer, tuer, piller : « la pourriture », « les rats », « les cancrelats » conspués par le chant patriotique oublié par les hommes abandonnés aux corps délabrés. Sûr que « la pourriture », « les rats », « les cancrelats » se gavent, s'en mettent plein la panse des victuilles emportées à bord des camions ou cachées dans leurs planques. Mais, pour l'arrière-garde, pas d'ordres d'en haut, de l'avant, de nulle part. Dès le départ, quelque chose de définitif. L'imparfait renforce la sensation d'un temps gélatineux, comme si la fin était déjà advenue et le début imprécis.

Pour commencer, Noël, jour de trêve, la neige, l'écoeürant brouet et du schnaps, par caisses. Ébriété générale : le capitaine se saisit d'une scie et tranche. Une gorge, le mât du drapeau. Alors, la Ultime s'ébranle, mouvement que rien n'arrête, vers le front, se battre enfin, pourquoi on ne sait pas, avancer, bêtement, sans savoir où, se perdre, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la folie. La troupe avance, l'ennemi se dérobe sans fin. Égarement, dans la forêt menaçante où la troupe glacée trouve une poupée vivante, joujou à manipuler, à casser, à plier, à tordre, à faire valser, tourner. Bête humaine, chiffes molles blanche et rouge. « C'était une fille. Ça se touchait. » Les hommes sont, au fil des pages, de plus en plus hagards. Violents. Dispersés. Englués. « Ils ». « Certains ». « On ». « Les hommes ». Masse imprécise, d'où seulement trois émergent – Septime Sévère, Rigodon, Hilaire. Le capitaine à la scie égoïne qui coupe tout ce qui dépasse, le chefaillon dégueulasse qui fait danser les autres, le rigolo du lot. Frère livide, à la fin de la troupe, le « Der des Ders », n'a pas de nom. La Joujou non plus.

La guerre broie les individualités. Lessive, rince, essore. Puis recouvre d'une croûte crasseuse les esprits et les corps malades, pleins de furoncles, traversés d'« une terrible toux qui montait de très loin et déchirait son chemin de façon pas bien propre ». Corps trop présents, exposés, étalés là, indistincts, qui surgissent du papier, emplissent de pleines pages, gueules déformées, lippes pendantes, yeux renfoncés, air bête de décérébrés qui suivent les ordres — « Ils étaient un seul corps à eux tous. Abattus, abêtis. Un corps fiévreux, toujours pénible, toujours tremblant ». Traits noirs, forts, visages et corps appuyés, grotesques, qui tranchent avec la perfection immaculée du livre et de sa jaquette translucide, avec le rectiligne des marges, cadres blêmes comme la neige qui entourent le texte. Sur tout ce blanc, le sang-de-bœuf des titres de chapitre recèle déjà de la cruauté, le noir du texte saute aux yeux, à la gorge, on ne peut pas en réchapper.

Extrait vidéo

Présentation du roman *La Scie patriotique* sur *France Culture* dans l'émission « Le Temps des libraires », avril 2016, par Gwendoline Touchard de la librairie Les mots et les choses à Boulogne



[Écouter le podcast](#) (durée : 5 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues

g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues

n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics

m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Clamens, directrice

m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté